

Chapitre 1:

L'Allemagne vers 1918.

L'Histoire de l'Allemagne au XXe siècle a été passablement heurtée: ce n'est qu'en 1990 qu'elle a retrouvé à la fois la paix, la stabilité politique, la prospérité économique et l'unité. Ces turbulences ont été bien sûr en grande partie la conséquence de la défaite de 1918 et de ses suites — dont le nazisme et la défaite de 1945 —; mais pour une bonne part elles remontaient à des problèmes, à des déséquilibres très anciens dans la société allemande et dans l'organisation politique de l'Allemagne, que je vais essayer de détailler ici en faisant un tableau du pays à l'époque où commence votre programme (vers 1917-1918), ou plutôt juste avant la première guerre mondiale.

I-La nation, le peuple, l'État.

L'Allemagne telle qu'elle existait en 1914, l'Allemagne qui s'effondra à la fin du premier conflit mondial, était une création récente, qui remontait au deuxième tiers du XIXe siècle¹. Cela ne veut pas dire qu'avant 1871 il n'y avait rien qui portât le nom d'Allemagne. On appelait "Allemagne" l'ensemble des terres peuplées en majorité d'Allemands (un peu comme aujourd'hui on parle d'une "Amérique hispanique"): il s'agissait donc à la fois du territoire d'un peuple, donc d'un terme culturel, et d'une région d'Europe, donc d'un terme géographique. La plus grande partie de ces terres allemandes avaient été regroupées au Moyen Âge en un Empire, le Saint Empire romain germanique, qui d'ailleurs n'était qu'assez tardivement devenu une formation politique allemande: il avait au départ une vocation universelle (il prétendait succéder à l'Empire de Rome²) et non pas seulement la vocation de rassembler les Allemands; il a longtemps englobé d'importantes populations non allemandes, notamment des Italiens et des

¹ Deux dates encadrent ce processus: en 1834, la création du *Zollverein*, une union douanière centrée sur la Prusse; en 1871, la proclamation de l'Empire allemand à Versailles.

N.B. Le sociologue Norbert Elias, dans son ouvrage *Les Allemands* (paru en 1990), fait de l'absence d'État allemand à l'époque moderne, celle où l'espace social occidental s'est progressivement pacifié et où l'absolutisme a donné à l'État le monopole de la violence légale, le facteur principal du processus de "décivilisation" et de "barbarisation", qui, selon lui, a affecté les Allemands depuis le XIXe siècle, et a fini par aboutir au nazisme. C'est l'une des variantes de la théorie du *Sonderweg*, que j'expose plus bas.

² C'est pourquoi le mot "Empereur" se traduit en allemand par *Kaiser*, ce qui n'est rien d'autre que la prononciation allemande du mot latin *Cæsar*. L'emblème de l'Empire était l'aigle impériale romaine.

Slaves. Mais à partir du XIII^e siècle l'Empire, s'affaiblissant, était devenu un lien purement symbolique entre des États allemands indépendants de fait; dans les derniers siècles, les Habsbourg, la famille royale d'Autriche, avaient monopolisé la fonction impériale. Finalement, en 1806, Napoléon, un autre Empereur agité d'autres rêves universels, avait donné le coup de grâce à cette construction vénérable et fatiguée.

Avant 1871 il y avait donc plusieurs pays allemands (trente-neuf en 1815), de taille très différente: l'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Hesse, le Brunswick¹, etc... Certains de ces pays avaient une population en bonne partie non allemande (ainsi l'Autriche²), tandis que des populations de langue allemande vivaient sur les territoires de pays non allemands (en Alsace-Lorraine par exemple). Un Empire allemand était réapparu en 1871, mais il était loin de couvrir l'ensemble des terres peuplées d'Allemands: l'Autriche manquait, et au XIX^e siècle c'était de loin le plus prestigieux des pays allemands: c'était un Empire (après 1806 les monarques autrichiens avaient gardé ce titre évocateur des grandioses traditions médiévales germaniques — ils en perdirent le monopole en 1871); il dominait un espace immense en Europe centrale et balkanique; jusque vers 1890, Vienne était un centre culturel bien plus prestigieux que Berlin. Manquaient aussi la Suisse, où les Allemands sont majoritaires, et les Pays-Bas (les Allemands considéraient le néerlandais comme une forme d'allemand³; à l'inverse, diverses populations non allemandes vivaient en Allemagne (des Polonais, des Lituanais, des Français, etc.). Bref, **aucun État allemand, sous quelque forme que ce fût, même et surtout les deux Empires successifs, n'avait jamais correspondu à ce que l'on appelait "l'Allemagne"**.

En Allemagne, **la nation** ne correspond pas à l'État: **c'est qu'elle préexiste à l'État**, construction tardive et partielle. Compte tenu de ce qui précède, il ne serait venu à l'idée de personne en 1914 de définir un Allemand comme un citoyen de l'Empire allemand, de même qu'un Français se définit spontanément comme un citoyen de la République française; ni même de définir un Allemand comme un citoyen de l'un des royaumes ou principautés allemandes héritées du Moyen Âge. La définition de la nation allemande n'était pas citoyenne, politique, elle était d'abord culturelle, c'est-à-dire au départ essentiellement linguistique. L'Allemagne était une

¹ Je donne aux formations politiques allemandes les noms qu'ils avaient en français à l'époque de leur existence; en revanche je donne aux villes leurs noms allemands lorsqu'ils sont passés dans l'usage depuis 1945. Vienne, Francfort, Hanovre et Brême gardent ainsi leurs noms français, mais Leipsick est devenue Leipzig et Dantzick ou Dantzig, Danzig. Par suite de cette convention arbitraire la capitale de l'État de Brunswick apparaît sous le nom de Braunschweig!

N.B. J'utilise la graphie allemande des noms propres de personnes à *Umlaut* (tréma), même si la tradition française est différente: ainsi j'écris "Göthe" et non "Gœthe", graphie ancienne (c'est celle des manuscrits allemands médiévaux) qui me semble dépassée à présent que la plupart des Français ont une idée de la prononciation de ces lettres.

² Au début du XX^e siècle les Allemands représentaient 24% de la population de la Cisleithanie (la partie autrichienne de la double monarchie), moins de 5% de celle de la Transleithanie (la partie hongroise).

³ C'est exact du point de vue linguistique: le néerlandais est une forme de *Plattdeutsch*, l'ensemble dialectal qui couvre tout le nord de l'Allemagne. Mais le point de vue du linguiste n'est pas le seul: les Pays-Bas ont eu une Histoire très différente du reste des terres germaniques, et ont développé leur propre conscience nationale.

Kulturnation, par opposition à la France qui est une *Staatsnation*. Avant comme après 1871, **était allemand qui parlait allemand**. À cette définition très ancienne, d'autres éléments étaient venus s'ajouter, surtout au XIXe siècle: l'idée que **les Allemands ont en commun de descendre des anciens Germains** (on avait là une définition *génétique* de la nation, non plus culturelle — moyennant une confusion, bien dans l'esprit de l'époque, entre les origines linguistiques et les origines génétiques); et d'en descendre **à travers une Histoire commune** dont les grandes invasions et le Saint-Empire avaient été les plus glorieux épisodes (c'était une définition *historique* de la nation¹). Surtout, l'idée s'était largement répandue depuis le XIXe siècle que **les Allemands forment une "race"** (ce mot n'était pas négativement connoté à l'époque — voyez le cours sur la France, au chapitre 10), c'est-à-dire présentent des caractères physiques et mentaux communs, que le seul fait de descendre d'Allemands implique certaines valeurs, certains types de comportements, un certain type de civilisation: autrement dit, de culturelle et historique, la définition de la nation allemande était devenue largement *génétique* (ou *ethnique*)².

À partir du moment où une conception génétique de la nation l'a emporté sur la conception culturelle, il est devenu impossible de "devenir" un Allemand: car dans cette idéologie être allemand est une essence, non un choix. L'étranger installé en Allemagne reste un étranger, même s'il se germanise, s'il ne parle plus que l'allemand, car le sang qui coule dans ses veines n'est pas un sang allemand.³ Cette conception de la nation est évidemment en contradiction complète avec la réalité historique: l'Allemagne, comme toutes les autres régions d'Europe,

¹ La définition de la nation française par Renan était également de nature partiellement historique, mais cela n'avait pas du tout la même signification. En Allemagne, l'élément culturel était premier: l'Histoire était l'expression du génie particulier d'une nation définie *avant* que cette Histoire eût lieu. En France, selon Renan, l'Histoire a *forgé* la nation à partir de populations très diverses à qui elle donne des références, des habitudes, des loyautés communes: l'Histoire est première (avec les principes — voyez le cours sur la France, au chapitre 5). Il devrait être inutile de préciser que les deux conceptions étaient aussi mythiques l'une que l'autre — qu'elles ne fussent pas forcément aussi inoffensives l'une que l'autre est un autre débat: voyez notamment la note suivante.

² *Fragment d'idéologie*: je ne saurais trop insister sur le fait qu'une nation peut très bien être définie en termes linguistiques sans l'être aussi en termes génétiques: l'idée que ceux qui parlent une même langue descendent des mêmes ancêtres est une idiotie typique du XIXe siècle, et qui fort heureusement n'est plus en vogue... que dans les Balkans. En Estonie, par exemple, les choses sont claires: est estonien qui parle estonien et personne d'autre même s'il vit sur le territoire de l'Estonie (ce qui ne signifie pas qu'il n'est pas citoyen de la République estonienne, avec tous les droits afférents; mais il existe une différence entre citoyenneté et nationalité) — en revanche tout étranger qui s'assimile culturellement devient par cela même un Estonien, quel que soit le sang qui coule dans ses veines. **Les nationalismes culturels ne dégèrent pas toujours en nationalismes génétiques et en racismes**, contrairement à ce que prétend, en France, une certaine vulgate "républicaine" bien-pensante, portée à faire un idéal du modèle national de notre pays, lequel, faut-il le rappeler, est responsable de pas mal de ravages en Europe entre 1792 et 1815, et de la destruction systématique des cultures régionales sur notre sol.

³ Cette situation était consacrée par le code de la nationalité de 1913, maintenu sous le régime de Weimar.

N.B. En réalité, le code de la nationalité de 1913 correspondait à un durcissement nationaliste typique de la décennie précédant la première guerre mondiale. À l'époque de Bismarck, la définition légale de la nation allemande était plus culturelle que génétique; et les naturalisations étaient beaucoup plus faciles en Allemagne qu'en France! Cela dit, même alors, naturaliser, c'était créer des *citoyens* de l'Empire, non pas des Allemands par la *nation*.

s'est peuplée par apports successifs de population; bon nombre d'Allemands sont des Slaves, des Celtes ou des Latins germanisés au cours de l'Histoire. Mais les mythes nationaux n'ont pas souvent grand-chose à faire des réalités, comme je l'ai longuement montré pour la France au chapitre 5 du cours sur ce pays.

La nation allemande n'a donc pas de territoire propre; elle s'étend partout où il y a des Allemands. **Ce n'est pas une patrie, ce n'est pas un terroir** — la notion de *Heimat*, mot que l'on traduit souvent par "patrie" et qui vient de la racine *Heim* ("foyer"), se place à un autre niveau, celui du lien entre l'individu et sa communauté, son village, la région où se déroule sa vie; elle ne vaut pas pour l'ensemble du peuple allemand —: **c'est une communauté humaine** (une "tribu", disent les adversaires de ce type de conceptions). Le mot le plus couramment utilisé en allemand est le mot *Volk*, qui veut dire aussi "peuple"; le mot *Nation* est d'introduction récente, et l'orthographe en souligne le caractère étranger (en bon allemand on devrait écrire **Nazion*). Mais depuis 1871 il existait bel et bien un Empire allemand, champion de la nation allemande: cet Empire avait donc vocation à s'étendre, lui aussi, partout où il y avait des Allemands (c'était le fondement de l'**idéologie pangermaniste**), ce qui était dangereux dans la mesure où il y avait des Allemands un peu partout en Europe centrale et balkanique, et jusque dans la basse Volga où Catherine II avait installé des colons allemands au XVIIIe siècle. D'autre part, au XIXe siècle en Allemagne comme ailleurs on pensait de plus en plus les différences culturelles, censément issues de la "race", en termes de classifications hiérarchiques: l'idée était déjà bien ancrée que les valeurs allemandes, le mode de vie allemand étaient supérieurs à ceux des autres peuples d'Europe, que **la race allemande¹ est une race "pure", et une race "supérieure"** aux autres (et d'abord par sa pureté même, car le pur est supérieur à l'impur, ce qui est proche de l'état naturel, originel — "*ur-*"² —, est supérieur à ce que le passage du temps a dégradé, à ce que le mélange a fait évoluer, entrer en décadence: une sensibilité issue, en gros, du romantisme)³. Le corollaire naturel de ce genre d'idées était que **l'Empire allemand avait vocation naturelle à dominer les autres États d'Europe.**

¹ Ou "germanique", ou "aryenne". En gros, "germanique" désigne une famille de langues dont l'allemand fait partie; les "Aryens" étaient au départ les anciens Iraniens, puis l'appellation est passée à la famille de langues dont le persan (la langue de l'Iran) fait partie, puis, *en Allemagne seulement* (au XIXe siècle), à l'ensemble des langues que nous appelons aujourd'hui "indo-européennes", dont les langues germaniques et les langues iraniennes font partie comme aussi les langues latines, celtes, slaves, baltes, grecques, arméniennes, albanaises. En Allemagne, les langues indo-européennes sont toujours désignées sous le nom de langues "indo-germaniques". Sur les confusions entre tous ces termes linguistiques et le concept de race (issu de la biologie), voyez notamment le livre de Maurice Olender, *Les langues du Paradis*, et le cours sur la France, au chapitre 10.

² Cf. *Urtext*: "texte original"; *Urwald*: "foret vierge"; *Urstoff*: "matière première"; *Urmensch*: "homme préhistorique"; *Urform*: archétype.

³ En France aussi, l'idée de hiérarchie des races faisait des ravages à la même époque; mais les Français ne se sont jamais considérés comme une race pure, ce qui a dû contribuer à les éloigner de certaines dérives; il n'y a pas en français d'équivalent à la particule allemande *ur-*. Voyez le cours sur la France, aux chapitres 5 et 10.

Cette **tendance à penser en termes de rapports de force les relations entre peuples et entre pays** s'est trouvée aggravée par la manière dont l'unité allemande s'est réalisée au XIXe siècle. Les agressions françaises des années 1790 et 1800 contribuèrent à déconsidérer les principes universels de 1789, arrivés dans les fourgons d'une armée d'envahisseurs et qui servirent de prétexte à une oppression très mal vécue; puis, en 1848-1849, une première tentative d'unification, menée, pacifiquement et par la recherche du consensus, par des hommes politiques progressistes et attachés malgré tout aux principes de 1789, échoua piteusement. Ce fut finalement le chancelier (c'est-à-dire le premier ministre) de Prusse, **Bismarck**, qui **réalisa l'unité allemande**¹; mais il la fit « **par le fer et par le sang** ». Bismarck était un homme hostile à toute intromission en politique de principes moraux ou autres, un adepte de la **Realpolitik** (c'est lui qui a forgé ce mot: la politique des réalités, par opposition à la politique des principes); pour lui, autre formule célèbre, « **la force crée le droit** ». L'Allemagne s'est donc unifiée autour de la Prusse, un État quelque peu marginal dans l'espace allemand, né dans ce qui est aujourd'hui le nord-est de la Pologne et l'*oblast* russe de Kaliningrad, fondé par des colons allemands sur des terres non allemandes, et où la tradition militariste est toujours demeurée très forte; le fait que l'Autriche est finalement restée à l'écart de l'Allemagne unie a accentué le poids de la tradition prussienne. Dans ce contexte, certaines habitudes typiques de la caste nobiliaire-militaire des marges orientales se sont diffusées dans l'ensemble des classes moyennes allemandes, comme, selon Norbert Elias, celle du duel.

L'Allemagne qui s'effondra en 1918 était donc **un Empire nationaliste et passablement militariste**. Elle prétendait succéder au Saint-Empire, c'était pourquoi elle portait officiellement le nom de "Ile Reich"². Guillaume II portait le titre d'"Empereur allemand", un titre « du même style que les opéras de Wagner et les meubles couverts de velours, résultat d'une contemplation de l'Histoire, imitation synthétique, historicisme (...). Au lieu d'une République ayant à sa tête un savant, un banquier ou un industriel, l'Allemagne se donn[a] un *remake* de l'ordre féodal ou plutôt patriarco-patrimonial » (Joseph Rovin). Cependant elle n'avait pas

¹ Otto von Bismarck (1815-1898), chancelier de Prusse depuis 1862, a occupé le poste de chancelier impérial de la fondation de l'Empire à 1890. Le second Empire allemand a eu trois monarques: Guillaume Ier de Hohenzollern (1871-1888; né en 1797, il était roi de Prusse depuis 1861); Frédéric III (1888) et Guillaume II (1888-1918).

² N.B. **Attention au vocabulaire!** L'Allemagne se désignait couramment par le mot *Reich*, mais ce mot a un sens plus large que "Empire", sa traduction habituelle en français: du reste, la République de Weimar continua à l'employer. Ce mot (**ri:k* en ancien allemand) est la racine du verbe *reichen*: "atteindre", "embrasser"; c'est le même étymon que le latin *rex* (racine **re:k* + *-s* du nominatif), qui a donné "roi" (en revanche le verbe latin formé sur cette racine, *regere*, a conservé le sens très général de "diriger", "gouverner"), mais pas du tout celle du mot latin *imperium* ("pouvoir", à partir d'une racine signifiant "se tenir debout"). Le mot *Reich* a le sens très vague de "domaine", et par dérivation d'"État", et non celui de "république", de "royaume" ni d'"Empire" (autrement dit, il ne donne pas d'indication quant à la forme du régime). Pour dire précisément "Empire", il faut en principe utiliser les mots "Kaisertum" ou "Kaiserreich" — le mot *Kaiser* vient d'une tout autre racine, comme je viens de le noter —; mais depuis 1871 une confusion progressive s'était introduite dans la pratique et dans les esprits entre l'État et son régime. Il existe en allemand un autre mot pour désigner l'État, *Staat*, mais en Allemagne en 1918 il avait un sens plus étroit (il désignait les parties constituantes de la confédération wilhelmienne) ou au contraire plus abstrait et plus technique (l'État, au sens de: les services publics, l'administration).

restauré le pouvoir de la vieille aristocratie germanique, encore dominante à la cour de Vienne; en Allemagne, cette caste avait été largement marginalisée, réduite à un rôle de représentation (pensez à ces mini-monarques d'opérette dont le type achevé est certainement Louis II de Bavière, qui régna de 1864 à 1886), et remplacée, non pas par des représentants de la bourgeoisie en pleine ascension, mais par les cadres, d'origine largement aristocratique mais de formation et d'esprit bien plus militaire que nobiliaire, de la Prusse. L'Allemagne, première puissance industrielle d'Europe continentale en 1914, était gouvernée par des officiers galonnés à monocle... De même, **ce n'était pas une monarchie absolue** aux principes anachroniques comme la Russie, ni une dictature militaire à la sud-américaine, encore moins un État totalitaire: c'était un État de droit, dont la Constitution, certes fort autoritaire, n'avait rien d'autocratique: elle reconnaissait le principe du suffrage populaire; les pouvoirs du monarque étaient importants, mais bornés, et il respectait ces bornes; la parole était libre au *Reichstag* (la chambre des députés, ou diète!). La liberté de la presse était grande, quoique pas absolue.

II- Une si belle machine...

« *Am deutschen Wesen soll die Welt genesen* »: « L'esprit allemand rendra au monde la santé » (Emmanuel Geibel).

Cette tension entre la plus grande modernité et un certain archaïsme se retrouvait aussi dans la vie politique et sociale: l'Allemagne avait en 1914 le parti socialiste le plus puissant d'Europe, la **S.P.D.**, qui obtint 30% des voix aux élections de 1911 et constituait le groupe parlementaire le plus nombreux; mais le suffrage n'était pas universel². Dans la vie culturelle également: il y avait dans l'Allemagne de la Belle Époque toute une avant-garde artistique, avec notamment les peintres **expressionnistes** sur lesquels je reviendrai au chapitre 2; mais elle était encore bien plus coupée qu'en France de la culture établie.

C'était que l'Allemagne était **un pays immense** (depuis lors elle a perdu la moitié de son territoire; elle s'étendait de Metz à Memel, aujourd'hui Klaipeda en Lituanie!), à cheval sur la

¹ "Diète" est un mot forgé à l'époque médiévale pour traduire (en latin au départ: *dieta*) les noms des assemblées allemandes. Il s'agissait de distinguer les deux sens du mot *Tag* en allemand: "jour" (en latin *Dies*) et "jour assigné à une réunion", d'où "séance", d'où "Assemblée". La racine du mot "jour" se retrouve dans les désignations des assemblées législatives dans les langues scandinaves, slaves et baltes, ainsi qu'en hongrois et en estonien.

² En Prusse, tout le monde votait, mais les voix étaient réparties en trois collèges, représentant respectivement 3,5%, 12% et 85% des électeurs en 1893, mais qui avaient le même nombre d'élus.

partie la plus moderne et la plus industrielle de l'Europe (les bords de la mer du Nord et la Rhénanie, terres de la grande bourgeoisie industrielle) et la partie la plus rurale et archaïque du continent (le Brandebourg, où Berlin formait une île de modernité; la Prusse orientale, terre des grands propriétaires ruraux, les *Junker*), sans oublier l'Allemagne artisanale, commerçante et paysanne du sud. La diversité religieuse était tout aussi grande: le nord du pays était protestant (sauf les régions polonaises et lituaniennes), le sud était catholique; les juifs étaient assez nombreux, environ cinq cent vingt mille vers 1933 (soit 0.76% de la population) si l'on additionne les chiffres des recensements nazis à ceux de l'émigration des années 1930. C'était aussi **un pays qui avait évolué extrêmement vite**: « somme toute entre 1871 et 1914 il s'était passé peu de chose. L'Allemagne, simplement, était devenue la première puissance industrielle [de l'Europe] et sa population avait presque doublé » (Rovan). Dans les années 1900 et 1910 c'était avec les États-Unis, et bien loin devant la France et même le Royaume-uni (dont la puissance était en train de devenir davantage commerciale et financière qu'industrielle), le pays où se concentraient les industries de pointe (la chimie, l'automobile, l'aéronautique, etc.) et le progrès technique, en particulier grâce à l'excellence de l'enseignement (les universités et les écoles d'ingénieurs étaient réputées). La qualité des produits allemands était universellement reconnue, sauf dans la France revancharde; d'énormes *trusts* (on dit plutôt *Konzernen*, à l'allemande) dominaient des secteurs entiers: ainsi le *Konzern* Krupp dominait la sidérurgie. Des régions entières s'étaient récemment industrialisées à marche forcée (la Saxe, le centre et le nord de la Bavière), les villes s'étaient étendues et couvertes de monuments d'un goût grandiose, sinon très sûr; un prolétariat urbain nombreux et revendicatif était apparu...

Malgré cette diversité et les tensions qui s'ensuivaient inévitablement, **la construction de Bismarck paraissait extrêmement solide en 1914**. L'Allemagne était de loin **le pays le plus puissant** d'Europe continentale: avec soixante-sept millions d'habitants en 1910 elle était presque deux fois plus peuplée que la France; elle était infiniment plus développée que la Russie. Il n'y avait **pas de tensions interethniques graves** comme en Autriche-Hongrie (les seules régions où des revendications séparatistes se faisaient jour étaient les terres de l'ancienne Pologne et l'Alsace-Lorraine, mais elles étaient sous contrôle). Le *Reich* dominait toute l'Europe centrale grâce à son alliance avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, la **Triple**, qui remontait aux années 1880; elle était fort influente dans l'Empire ottoman; la Russie, quoiqu'elle appartînt à l'alliance rivale, était elle aussi dans la sphère allemande, aussi bien du point de vue culturel (les élites russes étaient en bonne partie d'origine allemande) que du point de vue économique¹. L'**armée** de terre allemande, la *Reichswehr*, était la plus puissante d'Europe; la flotte en revanche était encore très inférieure à celle de la Grande-Bretagne, mais le rattrapage se faisait à bonne

¹ Voyez le cours sur la Russie, au chapitre 1

allure. Depuis 1850, toutes les guerres avaient eu lieu hors du territoire national et avaient été victorieuses; en 1900, en Chine, ce fut à un amiral allemand que les "Puissances" avaient confié l'armée qui était intervenue contre la révolte des Boxers, la première armée européenne de l'Histoire — et jusqu'à ce jour la seule.

Après une période de fortes tensions entre le pouvoir et l'Église catholique dans les années 1870 (l'époque du *Kulturkampf* bismarckien¹), **le problème religieux**, si dramatique dans le passé (les guerres de religion ont déchiré l'Allemagne comme aucune autre région d'Europe), **était passé au second plan**; un parti chrétien-démocrate dominé par les catholiques, le *Zentrum*, jouait un rôle majeur dans la vie politique, et représentait une force plutôt sociale et plutôt démocrate. Enfin **l'Allemagne** impériale, si peu "démocratique" qu'elle fût au sens français de ce terme, et si répressive qu'elle fût à l'occasion pour les militants socialistes et syndicalistes, **avait prêté bien plus d'attention au sort des ouvriers que la République française**: dès l'époque bismarckienne, c'est-à-dire avant 1890, elle leur avait donné l'assurance maladie et l'assurance vieillesse; dans l'Allemagne de Guillaume II, peu à peu les ouvriers faisaient l'apprentissage des responsabilités, participant à la gestion des caisses d'assurances sociales, siégeant aux tribunaux sociaux et participant à de nombreuses administrations municipales. C'était l'une des raisons majeures pour lesquelles dans l'Allemagne des années 1900 le mouvement ouvrier était bien plus modéré, bien moins révolutionnaire que dans la France de la même époque, bien que le sort concret des ouvriers ne fût pas forcément meilleur. **Les marxistes radicaux ne formaient que des groupuscules**, que l'on aurait oubliés depuis longtemps sans la Révolution russe et ses conséquences.

Enfin **l'état de la société incitait à l'optimisme**. La population croissait, et trouvait à s'employer sur place désormais (la période d'émigration massive aux États-Unis était close); l'espérance de vie augmentait rapidement, l'état sanitaire de la population s'améliorait — contraste saisissant avec la séculaire misère allemande, dont les souvenirs n'étaient pas oubliés (ceux de la guerre de trente ans par exemple). La loi progressait, l'arbitraire reculait, l'ordre régnait; le suffrage s'élargissait et le législatif jouait un rôle croissant dans les institutions. Tout cela, **les Allemands en étaient très conscients et fort fiers**, y compris les socialistes qui n'hésitèrent pas un instant, en 1914, à défendre l'Empire contre l'autocratie russe et le revanchisme français. C'est pourquoi la défaite de 1918 apparut à tant d'Allemands comme une catastrophe inexplicable sinon par une trahison, un "coup de poignard dans le dos" — une si belle machine *made in Germany* n'avait pu tomber en panne qu'à la suite d'un sabotage.

¹ On désigne sous ce nom la politique que Bismarck tenta d'imposer juste après l'unification, surtout entre 1872 et 1875, mais qu'il dut abandonner en 1878. Par opposition à la France (en plein "ordre moral" catholique: voyez le cours sur ce pays, au chapitre 4) et aussi pour assimiler les Polonais, il s'agissait de faire de l'Allemagne réunie autour de la Prusse protestante un pays de culture et d'identité protestantes, le protestantisme étant perçu comme une religion "allemande", "nationale". Évidemment, les Bavarois et les Rhénans ne l'entendirent pas de cette oreille.

III-Du danger des Présidents dormeurs, et autres déséquilibres.

Pourtant dans les dernières années de l'avant-guerre **les durcissements** et **les déséquilibres** se firent sentir de plus en plus: ils menaçaient à la fois l'Allemagne et toute l'Europe. Les évolutions ci-dessus résumées n'avaient pas touché au même rythme toute l'Allemagne, ce qui provoquait des tensions. Les **relations sociales** à l'intérieur des entreprises restaient empreintes d'archaïsme, notamment dans les usines où de nombreux patrons gardaient une mentalité néo-féodale, de moins en moins bien supportée par un prolétariat moderne qui réclamait sa place dans la gestion du progrès; elles étaient encore plus désastreuses dans les grandes propriétés nobiliaires de l'est du pays. Une partie des hommes au pouvoir faisait tout pour marginaliser politiquement la gauche, pour revenir sur la liberté syndicale, etc. **Une bonne partie des milieux dirigeants n'acceptaient toujours pas vraiment le régime des partis**, "diviseurs" de la nation; leur image de l'Allemagne s'était formée dans les casernes prussiennes et dans les œuvres exaltées de Wagner et de Fichte. L'armée aussi posait problème, pleine de morgue et de mépris pour les civils, à peu près hors de contrôle (on comptait sur sa loyauté, réelle). De manière générale **l'Allemagne bourgeoise et nobiliaire, dans son immense majorité, demeurait très conservatrice, très conformiste**, très attachée à des formes traditionnelles de puissance ou à l'illusion surannée de ces formes; elle professait un culte inquiétant de toutes les hiérarchies, de toutes les courtoisies et de toutes les obéissances; la plupart des visiteurs étrangers en ressentaient un fort malaise. L'immense écrivain hongrois Deszö Kosztolanyi a brillamment brocardé cette composition et cette pesanteur allemandes dans son roman *Kornel Esti*, paru en 1933:

Le narrateur, un jeune étudiant hongrois, vient d'arriver en Allemagne. « Je descendis d'abord dans une petite station balnéaire, pour me laver de la poussière. Je n'eus à interroger personne pour trouver la mer. Dans les ruelles propres, balayées, exactement tous les dix mètres, il y avait un joli poteau, sur son écriteau blanc émaillé, une main montrant le chemin, et sous celle-ci l'inscription: *Vers la mer*. Impossible de mieux guider l'étranger. J'arrivai à la mer. Là, cependant, je fut un peu refroidi. Sur la plage, à un mètre de haut, un poteau plus haut, mais tout à fait semblable aux autres attira mon attention, et dessus, un écriteau blanc émaillé un peu plus grand, mais tout à fait semblable aux autres, avec cette inscription: *La mer* »...

Tous les soirs, le tonnelier chez qui loge l'étudiant vient lui demander: « "Alors, jeune homme, dites-moi, quelles expériences avez-vous faites aujourd'hui: 1. sur le plan humain, 2. sur le plan littéraire, 3. sur le plan philosophique ?" ».

Le narrateur est impressionné par le sérieux méthodique des Allemands: « c'est un peuple mystérieux, je puis le dire. Il n'est pas de peuple plus mystérieux. Il réfléchit sans cesse. Je rencontrais tour à tour des galopins qui "par principe" ne mangeaient que des choses crues, qui chaque matin "par principe" exécutaient des exercices respiratoires, qui le soir "par principe" dormaient sur une couchette dure sans couverture, même par un froid de loup. Du lycée ils passent à l'université, mais alors ils ne terminent pas leurs études, et je les soupçonne ensuite de s'inscrire tous à l'univers ».

La qualité du système de soins lui inspire le même type de considérations — la phrase qui suit est célèbre en Hongrie: « j'ai souvent dit que je n'aimerais tomber malade et mourir que chez les Allemands. Mais j'aimerais vivre ailleurs si possible: ici [en Hongrie] et pendant mes vacances, en France ».

Le fil conducteur de ce chapitre allemand du livre est la figure du baron von Wüstenfeld, qui (nous sommes vers 1900) collectionne les présidences de toutes les associations culturelles, ligues pédagogiques, clubs littéraires, etc., possibles et imaginables (exemple de thème de conférence « fort populaire en Allemagne: *Les principales racines métaphysiques et les quatre déterminants métaphysiques du monde intelligible* »), s'assoupissant à la première seconde des réunions et se réveillant au moment précis de présenter l'orateur, avant de piquer un nouveau roupillon durant le temps exact de la communication, nonobstant respecté de tous (« On l'appelait "le gardien vigilant de la culture" ») car il représentait l'Autorité — « réellement, la conviction s'affirma en moi que le sommeil du Président était l'amorce du travail intellectuel, en même temps que son critère infaillible, sa mesure scientifique ». Les conférenciers commençaient leurs discours à voix basse pour lui permettre de s'endormir confortablement... « Il dormait magistralement, admirablement, parfaitement, avec un art inégalable, [une conviction et une compétence profondes]. [Il dormait de manière conséquente, austère et imposante, avec une dignité et une conscience de sa valeur indescriptible]¹. C'est compréhensible. Jeune homme encore, à l'âge de vingt-huit ans, il avait reçu cette charge brillante, et depuis, voici une génération, il l'exerçait continuellement à la *Germania* et dans d'autres associations culturelles. (...) Dieu l'avait créé pour cela. J'avais entendu les gens de Darmstadt dire que cette faculté rare s'était révélée dès son enfance, et, tandis que ses joyeux compagnons jouaient au ballon en poussant des cris dans le pré, lui, il s'asseyait à l'écart sur une colline en forme de tribune, et là, il présidait ».

¹ J'ai modifié l'ordre du texte.

Finalement, le Président est poussé à la retraite par une cabale de jeunes poètes excités; il meurt, d'insomnie évidemment. Revenu en Allemagne après la guerre, le narrateur va se recueillir sur sa tombe, mais est-il bien en train de "reposer en paix"? « Dans mon trouble, je me mis à fouiller mes poches. J'y trouvai le livre que Zwetschke avait emballé en guise de viatique, et le déballai. C'était *Le Messie* de Klopstock, ce poème épique en hexamètres qui, d'après l'avis unanime de plusieurs générations, est si ennuyeux que personne encore n'a pu le lire, pas même ceux qui l'encensent, ni ceux qui le dénigrent. À ce qu'on prétendait, Klopstock lui-même n'avait pas pu le lire, seulement l'écrire. Je l'ouvris et le feuilletai pensivement. Quelle partie lire? Peu importait. Sachant que le défunt, de son vivant, prisait par-dessus tout le repos, et que lui aussi, comme nous tous, avait dû désirer reposer en paix dans la mort, lentement, d'une voix monocorde, je me mis à lire le premier chant. L'effet fut miraculeux. Un liseron sur la tombe voisine ferma son calice, épouvanté, comme si la nuit était tombé sur lui. Un insecte tomba sur le dos dans la poussière et resta là, hypnotisé. Un papillon qui tournait autour de la crypte tomba raide sur la dalle funéraire, et s'endormit les ailes repliées. Je sentais que les hexamètres traversaient le granit de la crypte, s'insinuaient dans la dépouille du trépassé, et que son sommeil sépulcral, le sommeil éternel, s'approfondissait grâce à eux. Je me réveillai: quelqu'un me secouait par les épaules. C'était mon chauffeur attentionné, que j'avais laissé dehors, à la porte du cimetière. À peu près au milieu du premier chant, j'avais été gagné par le sommeil... ».

Bien sûr il y avait d'autres Allemagnes, et par ailleurs il y avait — alors — une France qui ressemblait fort à cette Allemagne-là... Mais le problème, c'était que l'Allemagne des Présidents dormeurs était de plus en plus puissante, et arrogante.

Comme partout en Europe, des **idéologies de la force et de la violence** étaient en plein essor: c'était l'une des conséquences essentielles de la crise profonde que traversaient alors le positivisme et le rationalisme. En Allemagne, il s'agissait essentiellement de lectures biaisées de l'œuvre de Friedrich **Nietzsche** (1844-1900), à partir notamment de *La volonté de puissance*, un ensemble de fragments publiés après sa mort par sa sœur. La pensée de Nietzsche a été massivement interprétée comme un rejet de la raison et des valeurs chrétiennes et humanistes, et une exaltation de la volonté; la revendication d'une "morale du surhomme" par opposition à celle "du troupeau", une exaltation du corps, de la fidélité à la terre, d'une vie dangereuse, de l'héroïsme... L'œuvre de Richard **Wagner** (1813-1883), qui fut l'ami de Nietzsche, faisait l'objet du même type de réinterprétations et de manipulations. La fille de Wagner avait épousé le Britannique Houston Steward Chamberlain (1855-1927), l'un des théoriciens du racisme, qui

devint citoyen allemand. Gobineau et Vacher de Lapouge étaient aussi très lus dans l'Allemagne des années 1900...¹

Dans ce contexte, on assistait à un **durcissement du nationalisme**, parallèle à celui qui se produisait à la même époque en France. Diverses officines extrémistes prospéraient; notamment la **Ligue pangermaniste** fondée en 1891, qui recrutait dans des milieux plutôt bourgeois et intellectuels et avait autour de trente mille membres en 1914; elle souhaitait "stimuler le sentiment national allemand" afin notamment de mettre fin aux conflits de classes qui minaient l'unité nationale; elle prônait le rattachement à l'Allemagne de toutes les terres peuplées de "Germaines" (les Néerlandais et les Danois y compris), des régions qui avaient appartenu à l'ancien Saint-Empire (les Bourguignons, "descendants des Burgondes", n'étaient-ils pas des Allemands qui s'ignoraient?), de celles où la domination, l'empreinte allemande était ancienne et profonde même si les Allemands y étaient minoritaires (comme l'ouest de la Russie et l'ensemble de l'Autriche-Hongrie), et enfin l'acquisition de colonies de peuplement pour permettre à la nation allemande, à l'étroit sur les terres pauvres d'Europe centrale, d'exprimer la plénitude de son génie. Le pangermanisme ne fut jamais la doctrine officielle des gouvernements de Berlin; mais il marqua bien des esprits. Il y avait aussi les sociétés de **gymnastique** (ce sport, très apprécié dans toutes les mouvances nationalistes au XIXe siècle, était censé former de bons soldats et avait de fortes connotations militaristes²), ainsi que divers mouvements de jeunes comme le *Wandervogel* ("oiseau voyageur"), un mouvement issu du romantisme et de sa passion pour les randonnées dans la nature³, et qui vers 1900 véhiculait une idéologie très nationaliste. Dans les régions de langue polonaise et française, non seulement le temps n'avait pas atténué les tensions mais le joug du *Reich* était de plus en plus brutal et mal supporté.

L'Allemagne n'était pas un pays particulièrement antisémite. Certes les Juifs⁴ avaient été plus tardivement émancipés qu'en France (à l'échelle fédérale, il ne l'avaient été que dans les années 1880) et n'avaient toujours pas accès (de droit) aux écoles d'officiers, ni (de fait) à certains postes dans l'administration ni à la diplomatie; mais c'était le lot commun en Europe centrale et orientale, et en Russie les Juifs n'étaient pas émancipés du tout. La population allemande n'était pas spécialement philosémite; mais l'antisémitisme ne s'exprimait pas en

¹ Sur Gobineau et Vacher de Lapouge, voyez le cours sur la France, au chapitre 10.

² Spécialement en Allemagne où le "père de la gymnastique", Friedrich Ludwig Jahn, l'un des champions de la résistance à l'invasion française, avait aussi été l'idéologue du *Volkstum*, autrement dit de l'"essence nationale" allemande — il y a un lien direct entre les corps de volontaires anti-napoléoniens, les milices de gymnastique du XIXe siècle et les corps francs de 1918-1919 (voyez au chapitre 2). Jahn était aussi un idéologue pangermaniste (il incluait les Danois parmi les "Allemands de l'étranger").

³ Cf. le début de *La belle meunière*, le célèbre cycle de *Lieder* de Schubert, qui date de 1823: *Das Wandern ist des Müllers Lust*, « marcher dans la nature est la joie du meunier ».

⁴ Je mets une majuscule parce qu'en Allemagne avant 1845 les Juifs étaient perçus comme un peuple; dans le cours sur la France je n'en mets pas, car les juifs sont plutôt considérés comme une communauté religieuse.

bouffées de violence aiguë¹. C'était en Russie surtout, secondairement dans les Balkans, que des pogromes s'étaient multipliés depuis les années 1880, massacres de Juifs par des populaces excitées par le pouvoir mais tout à fait enthousiastes à cette tâche — en 1941-1942, j'y reviendrai au chapitre 4, les artisans allemands du massacre des ghettos et des *shtetls*² de Pologne et d'U.R.S.S. occidentale furent sidérés par le caractère hystérique et brouillon de l'antisémitisme des soldats roumains et des partisans ukrainiens. Il faut rappeler aussi qu'une grave émeute antisémite eut encore lieu en 1946 en Europe, lorsque des Juifs rescapés des camps de la mort tentèrent de récupérer leurs biens confisqués... mais ce fut en Pologne. En Allemagne avant les nazis aucun parti politique notable n'a jamais fait de l'antisémitisme l'un des points essentiels de son programme, contrairement au maire de Vienne à la Belle Époque, Karl Lüger (voyez au chapitre 2)³; et si un pays avait connu récemment une grave crise où l'antisémitisme avait été politisé, c'était la France de l'affaire Dreyfus⁴. En 1914, le principal parti politique, la S.P.D., n'était pas du tout antisémite et ne jouait nullement sur la corde nationaliste; durant la première guerre mondiale, le ministre de l'Économie, Walther **Rathenau** (1867-1922), fut un Juif, ce qu'on n'eût jamais vu ni en Autriche-Hongrie, ni en Russie: ce trait rapprochait plutôt l'Allemagne de la France de Crémieux et de la Grande-Bretagne de Disraeli. Mais la France de Crémieux était aussi celle de Léon Daudet...

L'**antisémitisme** allemand était donc **latent**; il attendait l'ère de la politique de masse pour être exploité politiquement par un caporal autrichien qui avait passé sa jeunesse dans la Vienne de Lüger. Mais, en tant que passion, il était largement répandu, et légitime auprès de larges secteurs de la population. Il y avait d'abord l'**antijudaïsme religieux**: sur ce point, les protestants n'avaient pas à en remonter aux catholiques — certains textes de Luther sont franchement ignobles⁵. Tout aussi banal était l'**antisémitisme économique**, le sentiment que les Juifs profitaient de l'essor de l'Allemagne pour s'enrichir plus que de raison, que le pays était

¹ Les brutalités de 1933 et de 1938 furent largement orchestrées par les nazis. Il y eut en revanche des pogromes spontanés en Autriche juste après l'*Anschluss* (sur ce dernier pays, voyez un peu plus bas).

² Un ghetto est un quartier juif d'une ville (ordinairement, jusqu'à une époque récente, les Juifs y étaient confinés, on leur interdisait notamment d'en sortir la nuit); un *shtetl* est un village peuplé de Juifs, comme il y en avait dans tout l'ouest de la Russie tsariste. Voyez le cours de Relations internationales, à la fiche A3.

³ Divers partis antisémites avaient été fondés en Allemagne depuis 1897, mais ils n'eurent pas grand succès: un ou deux élus au maximum. Cependant l'antisémitisme pénétrait largement les partis de l'opposition conservatrice-réactionnaire; mais elle ne fit jamais adopter aucun de ses projets en ce sens.

⁴ Voyez le cours sur ce pays, aux chapitres 5 et 6.

⁵ « Ils nous tiennent, nous chrétiens, prisonniers dans notre propre pays. Ils nous font travailler à la sueur de notre front, gagner de l'argent et des biens à leur profit, tandis qu'ils restent assis derrière le four, à paresser, à péter, à faire rôtir des poires, à manger et à boire, à vivre bien, et tranquillement, de ce que nous amassons. Nous et nos biens, ils nous ont faits prisonniers par leur usure maudite, et puis ils se moquent de nous, crachent sur nous, parce que nous travaillons et que nous leur permettons d'être des seigneurs paresseux, maîtres de nos personnes et de nos biens; ainsi sont-ils nos seigneurs, nous leurs valets par nos propres biens, sueurs et travaux; puis, en guise de travail et de remerciement, ils maudissent notre Seigneur ». (*Des Juifs et de leurs mensonges*). Ce passage relève davantage de l'antisémitisme économique que de l'antijudaïsme religieux, mais on trouve aussi dans le même ouvrage des accusations plus classiques « d'avoir empoisonné l'eau des puits, volé des enfants et les avoir démembrés et coupés en morceaux, afin de secrètement refroidir leur rage avec du sang chrétien »; bien sûr, Luther accusait aussi les Juifs d'être les assassins du Christ.

entre leurs mains. S'y ajoutait une autre dimension: l'idée que décidément il était impossible de classer les Juifs parmi les Allemands, que, même assimilés du point de vue de la culture et de la langue (et ils le paraissaient de moins en moins en raison d'une forte émigration en provenance d'Europe orientale), ils formaient **une autre nation, un corps étranger** au sein de la nation allemande. L'idée ne s'était pas imposée d'un coup, il y avait eu tout un débat à ce sujet au XIXe siècle: certains firent remarquer que les Juifs de toute l'Europe centrale parlent une forme d'allemand¹ et se trouvent en Allemagne depuis des temps immémoriaux; mais le mythe des Juifs descendants des Hébreux de l'Antiquité, donc d'origine totalement distincte de celle des Germains, et par ailleurs venus à date récente des pays slaves, l'emporta finalement, dans les mêmes décennies où s'imposait la conception génétique de la nation. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle les fanatiques de la pureté des races, ennemis par principe de tous les mélanges, insistaient sur le danger d'"enjivement" de la race allemande, de pollution par la "race juive", d'affaiblissement par la "maladie juive", par le "germe juif". **On entendait de plus en plus souvent ce type de discours antisémite "moderne"**, non dans la bouche des ministres ni des politiciens, mais dans celle de conférenciers pontifiants et respectés devant lesquels sommeillaient des Présidents imperturbables, sûrs d'eux, sûrs du génie germanique. Les ouvrages antisémites avaient une large audience.

Vous me trouvez peut-être bien aimable pour les Allemands... J'essaie juste de faire ressortir le caractère exceptionnel que l'antisémitisme d'État exacerbé de la période nazie a eu non seulement dans l'Histoire mondiale, mais aussi dans celle de l'Allemagne; bien entendu, ce caractère exceptionnel n'excuse rien — en revanche, cela contribue à permettre de comprendre pourquoi en Allemagne cette sinistre parenthèse s'est refermée, pour l'essentiel, en 1945, alors qu'elle est toujours bien entr'ouverte en Pologne, en Ukraine ou en Lituanie. Je suis de ma génération, celle de la réconciliation franco-allemande et de l'Europe; il est vrai que sur ces points, la sensibilité collective a pas mal changé et changera sans doute encore².

¹ Le yiddish est un parler allemand, plutôt basé sur les dialectes de la vallée du Rhin où les Juifs étaient nombreux au haut Moyen Âge, alors que l'allemand littéraire est au départ une langue artificielle, née dans les chancelleries des principautés de la fin du Moyen Âge, et qui emprunte des traits à plusieurs ensembles de parlers régionaux. Le néerlandais, au départ une forme d'allemand régional de la basse vallée du Rhin, est très proche du yiddish dans sa phonétique et sa grammaire de base, mais le yiddish est littéralement envahi de mots et d'expressions hébreues.

² Dans les années d'après-guerre, de nombreux historiens, dont les études n'étaient d'ailleurs généralement pas centrées sur l'extermination des Juifs, ont accepté comme une donnée évidente l'idée d'une spécificité allemande dans les penchants à l'autoritarisme, à la brutalité, et en même temps à l'obéissance. Dans les années 1960 et 1970, en réaction à ces thèses et dans le contexte de la spectaculaire démocratisation de la société allemande de l'ouest, se sont développées les théories du *Sonderweg* (la "voie spécifique"), selon lesquelles l'Allemagne, pays au départ tout à fait ordinaire, a pris un tournant particulier par lequel elle s'est éloignée des sociétés "occidentales", à une certaine époque difficile à déterminer, peut-être la Réforme (« Luther porte en lui la passivité allemande et la soumission illimitée à l'État », a écrit Jacques Droz), peut-être l'essor de la monarchie prussienne militariste, peut-être seulement la fin du XIXe siècle. Très écoutés à cette époque, les chercheurs marxistes, de leur côté, allaient jusqu'à nier toute spécificité

Quant aux Juifs d'Allemagne, ils se sentaient relativement intégrés, surtout en comparaison de ceux de Russie et d'Autriche-Hongrie; culturellement ils l'étaient tout à fait, à l'exception de ceux qui arrivaient de Russie; mais cela ne désarmait pas les antisémites, enclins à y déceler le résultat d'une stratégie d'infiltration. Nombre d'entre eux se sentaient allemands (leur contribution à la culture allemande au XIXe siècle avait été très importante: pensez à Heine, à Mendelssohn, à Mahler!); parmi eux, Victor **Klemperer** (1881-1960), dont j'utiliserai largement

nationale allemande, se refusant à voir dans le nazisme autre chose qu'un aspect du fascisme européen, lui-même un avatar du capitalisme à l'agonie.

Depuis les années 1960 et 1970, ce sont plutôt les thèses "**fonctionnalistes**" qui ont le vent en poupe, c'est d'elles que je m'inspire dans ce cours pour l'essentiel (ainsi qu'aux chapitres 6 et 9 du cours sur la France à propos de la première guerre mondiale): l'Allemagne de 1920 n'était pas un pays "spécial", ce furent l'efficacité d'un système politique et économique moderne et le conformisme des Allemands qui, dévoyés par des circonstances exceptionnelles mais parfaitement reproductibles dans l'importe quelle société moderne et policée, ont abouti à la monstruosité d'un régime où tout le monde a fait ce qu'il tenait pour son devoir, les bureaucrates qui ont tenu la comptabilité des meurtres comme les cheminots qui ont conduit les déportés vers la nuit et le brouillard; la somme de ces devoirs scrupuleusement accomplis aboutit à quelque chose que les Allemands n'ont sans doute pas souhaité; ils n'ont probablement pas compris la portée de ce qui arrivait dans leur pays.

En 1996, un jeune historien américain (fils de déporté racial), Daniel **Goldhagen**, a provoqué un beau scandale médiatique avec un livre intitulé *Les bourreaux volontaires de Hitler*, où il insistait au contraire sur l'idée que « la Shoah ne pouvait se produire qu'en Allemagne parce [les Allemands] (...) [ont] été ce qu'[ils ont] été. [Ils ont] fait cela parce que, seuls entre toutes les nations, [ils étaient] animés d'un "**antisémitisme éliminationniste**" qui, le moment venu, s'est rendu coupable de l'extermination (...), qui insuffla aux "Allemands ordinaires" la conviction que le meurtre collectif était une solution bonne et juste » (cette citation vient d'un résumé du livre de Goldhagen dans la revue *Le débat*, n°93 de janvier-février 1997). L'ouvrage a rencontré un grand succès public, en Allemagne et ailleurs, car, rejetant les analyses trop abstraites et trop nuancées des historiens "fonctionnalistes" de l'antisémitisme nazi, il faisait appel à l'indignation et à la compassion, notamment par des descriptions très impressionnantes de la cruauté des Allemands envers les Juifs et un chapitre hallucinant sur les "marches de la mort", lors de l'évacuation des camps d'extermination au printemps 1945 (voyez au chapitre 4); ce succès a forcé les autres historiens, qui au départ l'avaient traité par le mépris, à prêter attention à ses écrits. Le livre a été à peu près unanimement condamné; outre son caractère *under level* (confus, emporté, imprécis, peu scientifique — ainsi le terme "éliminationniste" n'est jamais explicité ni justifié, c'est une pure incantation), on l'a accusé de colporter une espèce de racisme à l'envers, l'idée que les Allemands sont en quelque sorte génétiquement des antisémites génocidaires; mais cet ouvrage médiocre est symptomatique des émotions d'une génération très marquée par l'horreur du génocide, et qui tend à en étendre l'ombre, rétrospectivement, sur toute l'Histoire de l'Occident (voyez à ce propos le début du chapitre 13 du cours sur la France)

N.B. Beaucoup plus que moi, Goldhagen insiste sur le caractère central de la "question juive" dans l'esprit des Allemands du XIXe siècle: « [théologiens et hommes politiques] lui accordaient une importance si démesurée que, lors des débats du parlement de Rhénanie sur l'émancipation des Juifs (pour nous limiter à cet exemple), on entendrait quelqu'un affirmer avec le plus grand sérieux que la "question juive" concernait "le monde tout entier" ». Goldhagen cite aussi Ludwig Börne, un Juif converti qui écrivait en 1832: « c'est stupéfiant! J'en ai fait l'expérience des milliers de fois, et elle m'est toujours neuve. Certains me reprochent d'être juif; d'autres me le pardonnent, un troisième même m'en louera; mais tous y pensent. C'est somme si l'on était prisonnier de quelque cercle magique juif, dont on ne peut sortir ».

Il cite aussi toute une série de textes où s'expriment le souhait de l'extermination des Juifs; ils sont très comparables à ceux que j'ai cités pour la France à propos de l'affaire Dreyfus (au chapitre 6), cependant certains sont très antérieurs et surtout ils sont extraits de sources beaucoup plus honorables: en Allemagne dès les années 1860, on trouvait des appels à l'extermination dans des revues "scientifiques", non pas dans le courrier d'une ligue extrémiste. La littérature scientifique française du XIXe siècle est certes pleine de considérations sur l'inéluctable déclin des races "inférieures" et le caractère bénéfique de ce déclin pour le progrès de l'humanité, mais rares sont les appels explicites à la violence. Cependant, plus que l'expression d'un génie allemand particulier, on peut y lire l'expression de la montée, dans l'Allemagne du XIXe siècle, du culte de la violence à la prussienne et du cynisme politique bismarckien; montée qui n'était finalement que l'annonce de phénomènes du même genre, une génération plus tard, dans l'Europe entière.

les écrits sur la langue du troisième *Reich*: ce cousin du chef d'orchestre Otto Klemperer, fils de rabbin, engagé volontaire en 1915, professeur de philologie française à l'Université de Munich puis à celle de Dresde, converti au protestantisme, totalement germanisé et radicalement étranger à la notion de "double appartenance culturelle", cet homme pour qui le sionisme n'était qu'une espèce de « club chinois », une « curiosité excentrique et exotique » baignant dans « la même atmosphère de romantisme pervers que les nazis », entre 1933 et 1945 subit toutes les avanies imaginables mais refusa toujours de renoncer à la germanité que ses bourreaux prétendaient lui nier: jusqu'au bout il se considéra comme "un Allemand" et réagit "en Allemand", considérant que c'était chez ses persécuteurs que l'esprit allemand, le legs du passé allemand, de la culture allemande, avait disparu: son point de vue était que « destructibles, certes, les Juifs l'étaient — mais on ne pouvait pas les dégermaniser »¹. Klemperer fut quand même un cas extrême: la plupart des Juifs allemands survivants de l'Holocauste cessèrent de se considérer allemands après 1945. Et puis, vers 1917, une majorité sans doute des Juifs "ordinaires", moins "installés" que Klemperer, moins reconnaissants au *Reich* bismarckien de leur position sociale, partageaient sans doute la sensibilité dominante en ces régions d'Europe selon laquelle ils formaient une *nation* distincte de la nation allemande, ce qui n'empêchait pas qu'ils se sentissent attachés à leur *patrie*, le *Reich* allemand — les sionistes, ces Juifs nationalistes à la mode du XIXe siècle, étaient bien moins nombreux en Allemagne qu'en Russie.

Par ailleurs, **les relations de l'Allemagne et des autres puissances européennes étaient de plus en plus tendues**. À l'ouest, Bismarck avait allumé en 1870 une mèche qui, malgré toute son habileté postérieure, n'avait pas fait long feu, celle du revanchisme français; et depuis 1892 la France était alliée à la Russie: **l'Allemagne se sentait encerclée**. Au sud-est, les problèmes de l'Autriche-Hongrie débordaient largement ses frontières, car la plupart des nationalités qui s'agitaient en "Cacanie"² étaient également représentées à l'étranger, notamment en Russie et dans les petits États des Balkans. Au-delà de la solidarité entre Allemands, un éclatement de l'Autriche-Hongrie eût signifié un *Reich* isolé en Europe. Par alliance autrichienne interposée, **l'Allemagne se trouvait impliquée dans l'imbroglio polonais et balkanique**; de toutes façons le *Reich*, frontalier de la Russie et passage presque obligé de celle-ci vers l'Europe occidentale, ne pouvait tolérer de trop grands progrès du Tsar vers les mers chaudes, donc dans les Balkans. En même temps, par ses grands projets stratégiques dans l'Empire ottoman

¹ Après la guerre, à laquelle il survécut (étant marié à une Allemande il ne fut jamais déporté), il crut retrouver "son Allemagne" en R.D.A., il crut que son univers spirituel y avait survécu: il s'y installa jusqu'à sa mort, et cet homme qui avait tant souffert de la première dictature totalitaire allemande devint hélas un thuriféraire de la seconde.

² Surnom donné à la double monarchie par, notamment, Stefan Zweig; il vient des initiales "k. und k." que l'on trouvait sur les documents officiels, pour "kaiserlich und königlich": "impérial et royal" (dans la double monarchie née en 1867, l'Autriche était un Empire et la Hongrie, un royaume; le monarque était le même. En fait, le nom officiel du pays était: "royaumes et pays représentés au *Reichsrat*", afin de ne vexer personne).

(notamment le chemin de fer Istanbul-Bagdad, le *Baghdadbahn*, conçu comme une tentative de briser l'encerclement continental¹), l'Allemagne inquiétait à la fois la Russie et la Grande-Bretagne...

Et puis l'Allemagne avait vu le partage du monde extra-européen se faire sans elle; dans les années 1880 Bismarck l'avait accepté (voire encouragé) pour détourner la France de la Revanche, et aussi parce que le "chancelier de fer" était encore un homme de l'ère de Metternich², un homme pour qui l'essentiel était l'Europe et ses équilibres. Mais désormais, à l'ère des grands Empires coloniaux, de l'émergence des États-Unis et du Japon, de la mondialisation accélérée de l'économie, **l'Allemagne**, puissance continentale enclavée au cœur de l'Europe, **s'inquiétait de n'avoir pas ou presque de possessions outre-mer**: le Cameroun, le Togo, le Sud-Ouest africain (l'actuelle Namibie), l'Afrique orientale allemande (l'actuelle Tanzanie, moins Zanzibar qui était britannique), un quart de la Nouvelle-Guinée (qui vaut à Berlin de posséder aujourd'hui la plus belle collection d'art papou et mélanésien du monde), et quelques archipels du Pacifique occidental.

Face à ces "menaces" contre la grande, la glorieuse Allemagne, certains, de plus en plus nombreux, rêvaient de guerre, envisageaient la guerre, pesaient les chances d'une guerre victorieuse... sans forcément la préparer explicitement. Dans un pays qui s'était forgé par la guerre et où l'armée gardait une place essentielle, il n'est pas étonnant que la guerre fût considérée par beaucoup comme un recours capable d'assurer à l'Allemagne la grandeur et la puissance que ses idéologues lui annonçaient depuis Fichte, et que son essor économique semblait rendre possible. La guerre était un recours légitime, voire, pour certains, inéluctable, la voie normale pour faire triompher les meilleurs; elle tremperait l'âme de la nation, comme à l'époque d'Arminius³; elle ferait de bons Allemands, fiers de leur nation et disciplinés. Les notions de "vertus guerrières", d'"éducation de la nation par la guerre" faisaient des ravages, encore plus qu'en France, car l'opinion allemande y était plus réceptive.

Même chez des gens qui n'étaient pas des militaristes fanatiques, **le succès de l'Allemagne légitimait des attitudes de supériorité affichée, d'agressivité, une morgue allemande qui choquait et inquiétait à l'étranger** — les Allemands ne comprenaient pas du tout pourquoi. Ce fut ainsi que sous Guillaume II, personnalité maladroite, timide et raide, qui cachait d'énormes complexes (liés notamment à une malformation physique) et une indécision

¹ Il s'agissait de court-circuiter la puissance maritime de la Grande-Bretagne en construisant une route continentale en direction des champs pétroliers de Mésopotamie.

² Klemens von Metternich (1773-1859), chef de la diplomatie autrichienne de 1809 à 1848 et chancelier de 1821 à 1848: l'un des symboles de la réaction politique au XIXe siècle, il luta notamment contre la montée des nationalismes.

³ Ou Hermann: le vainqueur des légions romaines de Varus dans les forêts du Teutberg ou Teutburgerwald, en 9 après J.C. — cette victoire contre les glorieuses armées d'Auguste, qui avait définitivement écarté le risque d'une invasion romaine, avait été fort célébrée au XIXe siècle, essentiellement dans un esprit antifrçais.

fondamentale sous un culte de la chose militaire et un goût affiché des solutions simples et fortes, la politique extérieure de l'Allemagne prit l'allure d'une suite de coups de force, de provocations: la double crise marocaine, où le *Reich* avait bien plus à perdre qu'à gagner, en fournit un bon exemple¹. Ce fut ainsi aussi qu'en 1914 l'Allemagne, enfermée dans son orgueil, commit la maladresse insigne de se placer en position d'agresseur; maladresse symétrique de celle de la France en juillet 1870. La violation de la neutralité belge était particulièrement malvenue, comme le fut la guerre sous-marine en 1914-1917; mais qu'attendre d'autre d'un pays dont le fondateur et héros national avait pour principe que « la force crée le droit »? L'Allemagne, de toute façon, serait victorieuse, car elle était supérieure par son développement économique, son organisation, son efficacité, son génie national.

La **guerre** se traduit par une explosion de nationalisme, par des démonstrations d'unité nationale venues de tous les horizons de la société, mais aussi par un bourrage de crâne et des excès de langage sans doute encore pires qu'en France; pangermanistes de toujours et anciens modérés rivalisaient de rêves annexionistes. Elle se traduit aussi par une tentative d'organiser l'économie de guerre "à l'allemande", c'est-à-dire dans la discipline et la recherche de l'efficacité. Concrètement, l'armée, sous le commandement du quartier-maître général Erich Ludendorff, prit le contrôle de l'économie, avec l'accord de tous (y compris des syndicats socialistes: il y eut des négociations aux termes desquelles les ouvriers obtinrent des représentants à tous les échelons des institutions de guerre). Le ministère de la Guerre et celui de l'Économie indiquaient aux industriels les buts à atteindre en matière de production, on enrôla les entreprises autrefois concurrentes dans des cartels destinés à leur permettre de collaborer plus efficacement pour le bien commun. L'ensemble de ces mesures répondait au nom de *Kriegssozialismus*; Lénine s'en inspira pour le communisme de guerre², Hitler aussi médita sur l'efficacité d'un effort de guerre organisé méthodiquement par un État fort jouissant d'un puissant consensus social.

¹ Voyez le cours sur la France, aux chapitres 6 et 10.

² Voyez le cours sur la Russie, au chapitre 2.